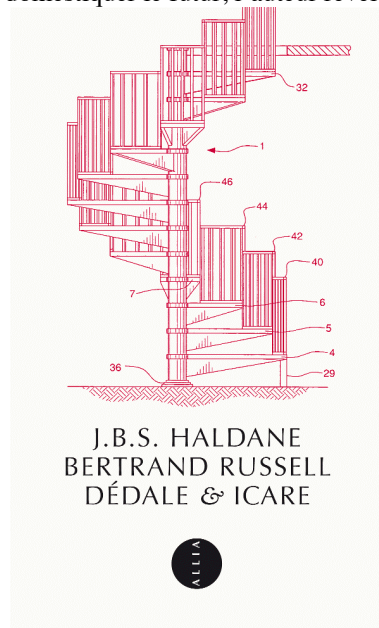


S'égarer ou se brûler. Retour vers le futur antérieur de la science

16 mai 2015 – zisel.hypotheses.org

À propos de J.B.S. Haldane, Bertrand Russell, Dédale & Icare, trad., Paris, Allia, 2014.

« Les prévisions sont difficiles surtout quand elles concernent l'avenir », avait coutume de dire Pierre Dac. On le vérifie aisément, la futurologie est un exercice des plus périlleux qui expose bien souvent au ridicule ceux qui, trop téméraires pour se contenter d'explorer le passé ou le présent, se lancent dans l'exploration d'un avenir. J'ai en tête quelques tentatives étourdissantes de prospectives spatiales dans les journaux français au lendemain du vol de *Sputnik* : la vie spatiale s'annonçait radieuse, quotidienne, évidente[1]. Près de soixante ans après, c'est avec une circonspection retenue qu'on relit ces discours enflammés sur l'avenir extra-terrestre de l'humanité. Mais il faut être juste et ne pas céder à la facilité du ricanement systématique. Car la futurologie est un bel objet d'exploration sociologique et historique. Ariel Colonomos vient récemment d'en faire la preuve dans son beau livre *La politique des oracles*, sous-titré *Raconter le futur aujourd'hui*[2]. En détaillant la façon dont toute une ingénierie financière ou une grande partie des administrations publiques s'attachent, quotidiennement, à domestiquer le futur, l'auteur révèle les mécanismes profonds d'une stabilité partout recherchée.

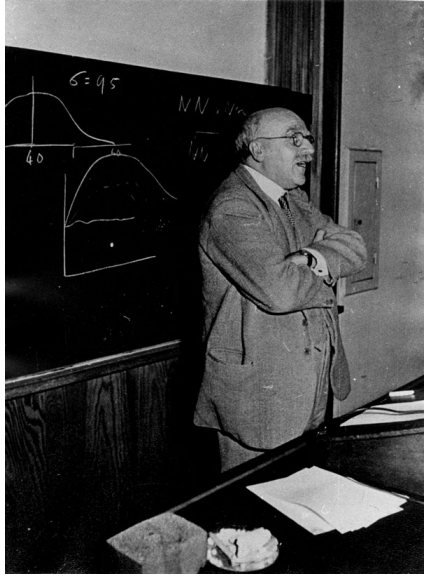


Prenons donc la futurologie pour ce qu'elle est : une tentative de tracer les grandes lignes des temps à venir à partir du présent (et cette dernière caractéristique, on le verra, est essentielle). Les Éditions Allia viennent de publier deux textes, l'un de J.B.S. Haldane, et l'autre de Bertrand Russell ; chacun tentait de situer les effets potentiels à plus ou moins longs termes des développements des sciences et des techniques dans l'entre-deux guerres.

Haldane ou les vertus de la science à venir

Haldane envisage une science toujours en mouvement, progressant *par principe*. En marxiste conséquent, il considère que l'activité savante est la poule aux « œufs d'or » à la « table » du capitalisme. Conjointement, le nationalisme guerrier ne peut se passer des connaissances qui assurent la supériorité militaire des pays qui investissent dans ce secteur. Mais à tout prendre, Haldane considère que le « travaillisme » fournirait des fondements plus propices à un développement scientifique qui améliorerait les conditions sociales et médicales des travailleurs.

Ce substrat politique évoqué, Haldane cherche dans la physique einsteinienne les éléments de preuve d'un kantisme (enfin) réalisé[3] : « Einstein nous a dit que le temps, l'espace et la matière sont les ombres de la cinquième dimension, et les cieux ont proclamé sa gloire. En conséquence, l'idéalisme kantien deviendra l'hypothèse fondamentale du physicien et au final de tous les hommes éduqués, tout comme le matérialisme du temps de Newton » (p. 17).



John Burdon Sanderson Haldane, bras croisés (source : <http://institucional.us.es/>)

Le Dédale savant que sculpte Haldane a soudain des allures de Béhémoth conquérant. Le biologiste prophétise que les progrès à venir dans le domaine de l'électricité amèneront irrémédiablement la fin des alternances jour/nuit. Entrevoquant les limites d'un démiurgisme sans bornes, Haldane conçoit une production industrielle qui, dans le futur, se stabilisera. Au point que le capitalisme cédera certains segments de l'économie aux ouvriers pour désamorcer les grèves. Comme dans tout prophétisme, le probable côtoie l'irréaliste et les solutions apocalyptiques voisinent des fulgurances en passe de se réaliser. C'est ainsi qu'Haldane conçoit la fin d'une économie fondée sur le charbon et le pétrole dont l'épuisement conduira, selon lui, à l'usage intensif des éoliennes. Il imagine une Angleterre couverte en 2023 – oui, 2023 – « de rangées d'éoliennes de métal, entraînant des moteurs électriques qui eux-mêmes fourniront un courant à très haute tension à un réseau électrique » (p. 24).

Passant en revue les domaines d'évolution probables des sciences, Haldane pointe des potentialités à venir pour la chimie appliquée. Il imagine notamment une révolution des fragrances qui annoncerait une complète « rééducation de notre odorat » (p. 29). Les mêmes transformations guettent l'alimentation : les sources de protéines seront produites à partir du charbon et du pétrole. Vieux rêve, longtemps continué, de la nourriture efficace, puisant dans n'importe quelle matière les éléments chimiques indispensables à l'organisme. Dédale ne détourne pas des rudes collations minérales et il absorbe sans broncher sa dose de nutriments sans saveur. Dans ces conditions, l'adieu aux paysans n'est pas un problème pour Haldane qui préfère l'ouvrier au travailleur de la Terre. On mesure ici à quel point le futurisme prométhéen se nourrit des stéréotypes les plus courants, qu'il les grossit et les amplifie en les projetant vers l'avant. Le monde rêvé d'Haldane est celui d'une domination sans partage de la technique industrielle sur toutes les autres pratiques, l'art servant même de supplément d'âme aux capitalistes évidemment ignorants.

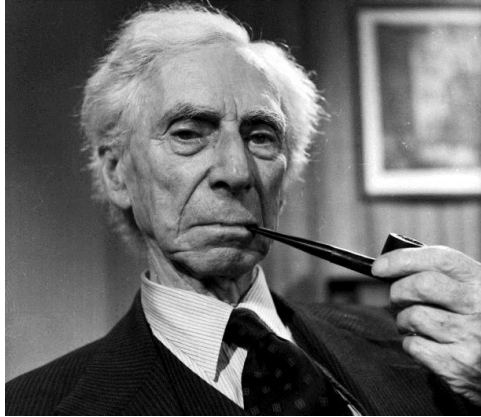
C'est dans le domaine de la biologie que le Dédale d'Haldane exprime toute sa puissance à venir. Le lien avec la Grèce antique n'est pas fortuit. Le biologiste voit dans sa science un double mouvement anthropologique : d'abord une transgression puis une ritualisation. L'hygiène médicale devient elle-même une pratique dogmatique (p. 40). Inévitablement le médecin remplacera bientôt le prêtre (p. 43). Le darwinisme couplé à la génétique sont les terreaux fertiles d'une imagination sans limites et pour tout dire effrayante. La production d'un « engant ectogénique » à l'aube des années 1950 lui paraît probable (p. 49). Sexualité et reproduction se séparent. Et l'eugénisme de devenir une évidence, tout comme la sélection des individus, la modulation des passions.

Haldane n'exclut pas *in fine* (et on le comprend) que ses « propres rêves » puissent être « des cauchemars » (p. 59). La science, nouvelle religion des siècles à venir ? Haldane semble l'espérer. Il parsème son propos de mises en garde et d'amodiations. Mais son Dédale est un athlète de la science qui franchit les limites du pensable en faisant de l'éthique non point un bornage en partage, mais une condition du progrès toujours projeté dans l'avant. L'ivresse guette dans cette débauche de recherches innovantes ; même si Haldane reconnaît que la science n'est pas la solution à tout, il juge que le labyrinthe des siècles futurs mérite d'être arpenté avec le fil d'Ariane solide d'une science sûre d'elle.

Bertrand Russell ou l'apocalypse de la modernité

A priori, le texte de Bertrand Russell est une réponse pessimiste aux envolées d'Haldane. À y regarder de plus près cependant (et cela ne devrait pas nous étonner), le crépuscule d'Icare a bien des points en commun avec l'aube de Dédale.

Le philosophe considère que la science ne saura jamais se détacher des enjeux politiques qui l'instrumentalisent. Le maintien d'un ordre économique-politique capitaliste entraînera, selon lui, de grands dangers pour l'humanité. Russell envisage les pratiques savantes et leurs effets sur les individus en deux grands ensembles. D'une part, la satisfaction des désirs (et l'on retrouve le thème d'Haldane) et d'autre part elle transforme les façons d'envisager le monde (et sur ce point, Russell renvoie aussi bien à la théologie qu'à la philosophie). C'est au contentement des besoins et des envies humaines que le philosophe s'attaque dans sa conférence. Pour cela il distingue trois grands ensembles de sciences : les sciences physiques, les sciences biologiques et les sciences anthropologiques. Russell juge que les sciences biologiques ont encore peu d'effets sur la vie, mais il lui semble hautement probable que le darwinisme et le mendélisme finissent par transformer l'existence humaine.



Ceci n'est pas Bertrand Russell (source : huffingtonpost.co.uk)

Après avoir exposé ces typologies, le philosophe assume sa vision pessimiste des évolutions futures de la science. Dans la même lignée prométhéenne qu'Haldane, il soutient que la science est une maîtrise par l'homme de la nature. Mais il ajoute que parce que cette maîtrise est insuffisamment rationnelle, elle déséquilibre nos passions.

Il n'est d'autre possible, dans le futur dépeint par Russell, qu'une industrialisation généralisée qui mettra le luxe à la portée de tous. Dans le même temps, la lutte pour l'extraction des matières premières se conjugue aux nationalismes exacerbés et à l'hubris militaire. Ce point est d'importance, car il permet à Russell de pointer une association délétère entre la science et les organisations industrielles à grande échelle. Le « contrôle centralisé », clé des empires et siège des nationalismes, est assuré par le télégraphe, le chemin de fer et le téléphone (p. 82).

Quoique travaillé par une pulsion anarchisante, Russell conçoit que le monde industriel qu'il décrit ne peut se maintenir sans un accroissement de sa propre organisation. Et l'organisation ce n'est rien moins que la privation, pour les individus qui s'y soumettent, de leur propre autonomie. Prenant acte de ce qu'anachroniquement on qualifiera de « conduite des conduites », le philosophe remarque que seule une organisation mondialisée (telle qu'elle semble émerger diplomatiquement à travers la Société des Nations) pourra réduire les nationalismes. Et le libéralisme qui postule la compétition comme principe organisateur des sociétés humaines de se trouver l'allié le plus objectif des bellicismes nationaux. Russell tient à la compétition des idées mais redoute celle qui oppose les individus entre eux (p. 91). Il porte ses espoirs vers une « unité économique » mondiale qui serait d'abord une « tyrannie économique et politique des vainqueurs » (p. 94), avant de relâcher peu à peu son oppression. L'Icare de Russell sera donc longtemps enchaîné avant de pouvoir s'envoler.



Garden party eugéniste. États-Unis, ca. 1930s (source : scientiasalon.wordpress.com)

Concernant les sciences anthropologiques, le philosophe envisage un futur où les naissances seront contrôlées par la contraception. Là encore, le partage des idées avec Haldane est total. Le substrat eugéniste et même racialisé qui les imprègne est également sensible : « (...) l'opposition gouvernementale à la propagande en faveur de la contraception donne un avantage biologique à la stupidité, car ce sont surtout les gens stupides que les gouvernements parviennent à garder ignorants. D'ici peu, la contraception pourrait devenir universelle parmi les races blanches. Elle n'en détériorera pas la qualité et se contentera de diminuer leur nombre pendant que les races non civilisées seront encore prolifiques et protégées d'une forte mortalité par la science blanche » (p. 98-99).

Icare ne nous paraît pas seulement étrange, il est aussi effrayant en ce qu'il mêle un appel au progressisme à un horizon politique maintenant l'idée d'un partage des races. Le malaise redouble quand, quelques lignes plus loin, Russell aborde la question de l'eugénisme. Le philosophe considère que « stériliser ceux qu'on ne souhaite pas voir devenir parents » permettra de faire « diminuer le retard mental », ce qui est « un objectif tout à fait louable » (p. 99). Et Russell va plus loin : l'eugénisme « pourrait viser non seulement à éliminer les types indésirables, mais aussi à augmenter les types souhaitables » (p. 100). Sa crainte n'est pas que l'eugénisme pose un problème éthique en lui-même, mais qu'il soit appliqué par « un fonctionnaire moyen » et non un homme de science éclairé.

Rien n'est écrit : injurier l'avenir

On ne doute pas que Russell fut un progressiste de son temps. Pour autant le malaise ne se dissipe pas. Pourquoi l'Icare de Russell et le Dédale d'Haldane nous paraissent à ce point odieux ? Probablement parce que sous les appels à une émancipation de l'homme gît le désir, aussi noir que secret, de voir cette émancipation prise en main par la science plus que par le politique. En 1923, cette sombre part des Lumières pouvait ne pas émouvoir. Après la Shoah, il n'est plus imaginable de laisser le moindre interstice aux désordres prométhéens. L'eugénisme négligent d'Haldane et de Russell n'est pas un progrès, il n'est pas un futur souhaitable. Il est cette part violente de la rationalité désindexée du politique, détachée de tout référentiel moral. Russell et Haldane placent la science au-dessus de tout. Dans leurs rêves, elle subsume l'ensemble des valeurs et oriente complètement les pratiques. Mais c'était oublier un peu vite qu'une science prétendument détachée du politique prend le risque d'un retour du refoulé d'autant plus violent que cette dépolitisation est assumée.

Ce petit livre qui donne à voir deux tentatives de futurologie appliquée après la Première Guerre mondiale met en exergue une question contemporaine on ne peut plus saillante : comment peut-on penser le rapport du politique à la science dans une forme d'équilibre pacifié ? Il n'existe certainement pas une réponse unique et univoque à cette interrogation. Gageons que seule sa mise à l'épreuve permanente et critique peut laisser espérer une conjuration du spectre menaçant de Prométhée.

Jérôme Lamy (@JeromeLamy79)

[1] Jérôme Lamy, « L'Express et l'espace, de Spoutnik à Apollo 11 », *L'information géographique*, vol. 74, n° 2, 2010, p. 36-44.

[2] Ariel Colonomos, *La politique des oracles. Raconter le futur aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2014.

[3] C'est ce qu'avais parfaitement mis en exergue le regretté Simon Gouz dans son livre magnifique : *J.B.S. Haldane, la science et le marxisme. La vision du monde d'un biologiste*, Paris, éditions Matériologiques, 2012, p. 104-117.
